
Voici la signification que l'usage courant donne aux
mots que l'auteur a cru pouvoir employer :

Cahna, maison.

Yamen, maison de mandarin.

Bagia, vieille femme.

Nhaqué, paysan.

Saïs, palefrenier, cocher.

Doï, sergent.

Caï, caporal.

Linh, milicien.

Mao, vite.

Dive, va-t-en.

Coupe-coupe, sabre à larme large.

Sampan, bateau plat, pourvu d'une case en forme de
large tuile.

Cadouille, jonc servant aux... corrections... autrefois.

PREMIÈRE PARTIE

CARLOS PEREZ MALDONADO

MONTERREY, MEXICO.

I

La petite troupe, après avoir suivi les contours de la montagne, se dirigea vers un espace libre, entre le dernier roc et le fleuve. Les bambous, clairsemés, faisaient un rideau transparent derrière lequel, comme à travers une grille, apparaissait le village entouré de son enceinte de pieux : quelques sordides « cahnas » couvertes de feuillages et faites entièrement de claies et de nattes ; deux seules cases, plus grandes, avaient des murs de plâtras et de boue séchée : la pagode et la demeure du chef, le yamen.

Sur un signe, les soldats s'arrêtèrent et s'écrasèrent dans le fossé sans eau. Un Européen, vêtu de jaune, s'avancant à pas précautionneux près des tiges, regarda.

Une femme chantait en s'accompagnant d'un instrument monocorde. Sa voix berçait le calme de cet après-midi. Un groupe d'hommes, assis sur le sol, entourait une pipe à eau que chacun fumait

à son tour. Ils échangeaient entre eux des phrases brèves et riaient, mais à cet instant parut un jeune garçon dont la venue les fit taire, cependant, il semblait n'être qu'un enfant.

Un nom courut sur les lèvres des miliciens. Certains, qui se trouvaient derrière un taillis trop épais, s'avancèrent.

Il y eut le glissement d'une lame hors du fourreau, le blanc se tourna vers ses hommes pour leur donner un ordre. Un bruit, sec comme la cassure d'une branche morte, éclata, suivi de dix autres : les soldats venaient de tirer.

Le moment était inopportun, l'officier cria un juron et voulut s'élancer, mais les bambous formaient barrière. Il fallut les tourner pour trouver une issue et la petite troupe perdit quelques minutes... Avec des hurlements, elle se jeta sur le village.

La stupeur avait, une seconde, figé les paysans : ils ne savaient d'où venait l'attaque ; puis, comme une volée de moineaux, bruyante à son envol et soudain invisible et silencieuse, ils disparurent, glissés entre les cases, perdus dans les hautes herbes entourant le village ou dans l'arroyo couvert de branchages, grâce auquel les sampans, sans être vus, pouvaient gagner le fleuve.

Au hasard, pour le seul plaisir de se servir de leur fusil, les miliciens continuèrent le feu. Les balles se perdirent dans les toits, les herbes et les branches. Un clairon sonna. Un coup de feu retentit encore, l'air s'emplit d'exclamations. Un caporal venait de fracasser la cuisse d'un fuyard au moment où il se hissait sur la barrière. Ce

coup de maître avait blessé l'adolescent au nom redouté.

La prise avait demandé à peine un quart d'heure.

Sous les coupe-coupes, les cases s'effondraient. Les miliciens saccageaient. Le loisir de détruire constituait leur première récompense. Ils fouillaient avec ardeur, démolissaient avec rage, célébraient par de grands cris chaque découverte.

Le chef s'était assis au milieu de la petite place, entre le yamen du mandarin et la pagode. Devant lui, les prisonniers, poussés à coups de crosse, venaient s'accroupir, troupeau morne et résigné de quarante têtes environ, des hommes, des enfants nus aux cheveux longs et raides, des vieillards dont le menton s'ornait de quelques poils, des femmes, des jeunes filles.

Tous, même les plus jeunes, savaient le châtimement des rebelles vaincus. Sous l'autorité des empereurs, il était terrible, mais la répression était rare, la justice impériale étant maladroite et vénale. — Ils la regrettaient. Si les Français étaient moins cruels, ils étaient plus acharnés dans leurs recherches et n'admettaient ni influence ni rachat. Cette fois-ci, cependant, les pirates avaient pensé échapper. Après un coup de main malheureux sur le camp voisin, ils avaient trouvé refuge dans ce village dont les habitants étaient leurs parents et leurs complices. Une immense étendue de campagne aride semblait devoir les protéger. Sur la crête des collines, à la lisière de la forêt, sur le fleuve même, des sentinelles avaient pour mission

de donner l'éveil, si la troupe partie à leur recherche se dirigeait vers eux, et la veille on avait signalé son entrée en forêt, dans la direction du repaire habituel, indiqué apparemment par un prisonnier. Ils étaient donc bien tranquilles : les miliciens exploreraient en vain la forêt... s'ils prenaient la bonne piste, il suffirait, étant prévenu assez tôt, de se déplacer un peu pour que le village conservât son aspect loyal. Pour surgir si soudainement, la troupe avait dû faire, pendant la nuit, un retour vers le sentier qu'elle avait quitté, gagner un défilé, contourner le massif des collines pour pouvoir arriver par l'Est-Est-Sud, du côté du fleuve : plusieurs étapes sans arrêt. Une telle manœuvre paraissait impossible ; elle avait été faite cependant et l'entrée en forêt n'avait été qu'une ruse.

Le chef blanc était donc habile : quelques-uns l'admiraient. Il fumait une pipe courte et paraissait absorbé par ses pensées. Jusqu'alors il n'avait pas prononcé une seule parole ; tout à l'heure, les sentences allaient tomber de ses lèvres. Les hommes n'espéraient point de pitié ; avant une heure, leurs têtes se balanceraient au sommet des plus grands bambous...

... De nouvelles proies venaient grossir toujours le tas qu'on faisait du butin pour plus tard l'emporter ou le brûler. Il ne s'y trouvait encore ni barre d'argent, ni rien qui put être un peu précieux : paquets de riz, volailles, porcs, grands filets de pêche, coupe-coupes, petites haches, pipes de toutes sortes, oreillers, nattes, coffres le

composaient : tout ce que le village possédait.

Un seul indigène restait libre. Sur sa tunique, une plaque de métal indiquait sa dignité de mandarin. Il allait de sa maison à la cour, démenageant lui-même ses richesses. Il avait commencé par les plus compromettantes ; lorsqu'il eut déposé les fusils des rebelles, il commença les grands *lais* respectueux. Face contre terre, les mains au-dessus de la tête, le corps aplati, il offrait l'hommage de sa servilité. Le blanc demeurait impassible, mais les Annamites, les hommes d'abord, puis, vite enhardies, les femmes, ricanaient avec mépris. Ce furent ensuite de grands sabres à poignée enroulée de cordes, à lame large, puis ses sabres de mandarin au fourreau de bois incrusté de nacre et orné d'argent ciselé, des piques et des lances, des étendards, des coffres à vêtements, des sacs de riz, des pots d'opium. A chaque voyage, les salutations recommençaient et chaque fois il repartait avec un sourire. Il avait l'air de dire : « Tu veux encore autre chose, attends un peu, je vais chercher ». Les prisonniers lui lancèrent des injures.

... Vinrent les boîtes de thé, les pipes, les ornements, et comme le blanc semblait ne rien voir sa figure devint plus craintive, presque terrifiée... Son dernier voyage fut plus long, il revint pliant sous le poids, — ce qu'il déposa était très lourd, ce devait être très précieux aussi : il le mit aux pieds du fumeur, et celui-ci, impatienté de la mimique, le repoussa brutalement... Les paquets se défirent. Ils contenaient de l'argent, beaucoup

d'argent... Pour un européen, évidemment, ce n'était pas une bien grosse somme ; pour un paysan annamite, c'était une fortune...

Après cela, trois fois, il refit les lais et au dernier il demeura à terre, raide, la figure dans la poussière. Les prisonniers murmuraient. Cet argent, caché en un endroit où nul ne le pouvait découvrir, leur appartenait, et tous, même ceux qui, sûrement, allaient mourir, le regrettaient. Ils machèrent les injures suprêmes, celles qui touchent les ancêtres ; l'un d'eux, son propre fils, qu'une balle avait arrêté dans sa fuite, se redressa malgré sa blessure et cracha vers lui sa chique de bétel. Elle tomba sur le chignon, un jet de salive souilla la joue et la robe, le mandarin parut n'avoir rien senti. Tout à l'heure encore, il était le maître du village, le chef occulte de la bande, maintenant il n'était plus qu'un pauvre homme prêt à tout pour sauver sa tête.

Le soleil en se couchant glissait sur les flancs des montagnes un rayon qui rendait les herbes toutes jaunes. La chute du jour était proche. Il fallait se hâter pour avoir fini avant la nuit.

D'ailleurs les patrouilles étaient rentrées, les soldats revenaient, la fouille était terminée. Il ne restait du village que les deux maisons blanches et des squelettes de bambous. L'officier achevait sa quatrième pipe ; il en secoua la cendre et se dirigea vers les prisonniers.

Le tri fut tôt fait. Cinq cadavres avaient été alignés devant la pagode ; près d'eux, trois blessés gisaient inertes, l'un avait reçu une balle dans

le dos et déjà agonisait ; les deux autres souffraient sans une plainte. Les jeunes gens furent désignés et placés sur une ligne, les mains liées derrière le dos, vis-à-vis des autres prisonniers. Ils étaient treize. Leur complicité avec la bande était certaine. D'ailleurs ils devaient en faire partie et, abrutis d'opium ou endormis, n'avaient pu se sauver assez vite. D'eux-mêmes ils s'étaient mis à genoux.

Le blanc les examina lentement, comme pour une revue. Ils ne frémirent pas. Cependant un devait avoir la vie sauve : le bourreau. Petit, trapu, sans âge, car son corps était jeune encore et ses traits très fatigués, celui qui fut choisi avait la face bestiale, comme si son physique l'avait destiné à ce rôle. Il n'hésita pas, — aucun d'ailleurs n'eut hésité à sa place, — sitôt délié il choisit parmi les armes un grand sabre dont il essaya le tranchant... et il commença.

Il commença par les morts, puis vint aux blessés. Celui qui râlait n'avait pu être relevé. Il fut exécuté à terre ; le sang ne sauta pas, se mêla tout de suite au sol. Aucun ordre n'avait été nécessaire, le bourreau connaissait sa besogne. Relevé, rejetant l'arme pour le grand élan et la ramenant brusquement, il expédia le premier du rang. Ce fut fait avec maestria, le condamné oscillait un peu, il avait la jambe cassée. La tête roula, comme jetée, à quelques mètres. L'arme, déjà, était émoussée et il fallut en chercher une autre. Le choix fut si lent que le blanc fit un geste d'impatience et dit :

— « Mao » (vite).

Les condamnés attendaient patiemment la mort. Toute rébellion était inutile, tout effort vain, toute supplication superflue. La tête inclinée, ils suivaient les gestes du bourreau sans manifester aucune émotion. L'un cependant commença à trembler en gémissant, il tomba, roula en une crise de nerfs et supplia. Des injures couvrirent ses paroles. Le blanc n'y prenait pas garde. Il avait l'ordre de ne pas pardonner aux pirates et, quatre jours avant, dans l'attaque de son poste, les sentinelles avaient été massacrées, trois hommes avaient disparu. Cette lâcheté ne l'émouvait pas. Il avait l'âme cuirassée contre la sensibilité, ayant vu souvent la mort de près, s'étant battu et ayant assisté déjà à de nombreuses exécutions. Cependant comme tous ces cris l'importunaient, il donna l'ordre d'en finir, et, coup sur coup, cinq autres têtes tombèrent, puis deux encore.

Il fallut un autre coupe-coupe. Un coup de cravache hâta l'opération, trois têtes allèrent grimacer contre les autres. Enfin il ne resta plus qu'un homme, le chef. Peut-être convenait-il de lui réserver une fin plus raffinée ? Le sang de sa blessure avait rougi ses cuisses, il ne proférait pas une plainte. L'officier leva sa badine vers le bourreau indécis mais celui-ci avait terminé son office avant qu'elle ne tombât sur ses épaules...

Il y avait dix-sept têtes, sinistres, avec leurs cous sanglants, leurs chignons noirs où les cheveux étaient collés et les faces souillées de terre. L'homme s'en fut les attacher aux hauts bambous pour

que, placées à l'entrée du village, elles servissent d'exemple.

Le soleil avait disparu, la nuit était proche. Le blanc enleva son casque ; sa tête était rouge ainsi que celle de certains dieux chinois. Il demanda du thé et, comme le milicien qui l'apporta, voulait en boire une gorgée pour témoigner de sa pureté, il le repoussa n'ayant aucune peur...

Les prisonniers n'étaient que des vieillards, des femmes, des enfants. Ils méritaient, en bonne justice annamite, le même sort que les autres. Le village devait être anéanti et au premier rang des têtes livrées aux oiseaux de ciel, celle du mandarin devait avoir sa place. Prosterné encore, celui-ci attendait. Il devait être puni et le seul châtiement était la mort... Il savait cet exemple nécessaire, il espérait quand même...

Le blanc était las... Il hésita avant de prononcer les paroles de clémence. Le bourreau revenu brandit un beau coupe-coupe tout neuf... un milicien s'élança, arrêta le bras et célébra la bonté de son chef qui pardonnait...

Aucun murmure de gratitude n'accueillit cette nouvelle inespérée. Tous étaient tombés à terre pour les grands saluts... La grâce cependant n'était pas absolue... Ridicule, empressé, le mandarin se hâta de choisir lui-même les rotins dont on devait le battre.

Ce fut vite achevé, et, la tunique aussitôt rabattue sur son dos zébré par les coups, il refit encore les laïs, non seulement pour rendre hommage de

la grande clémence, mais aussi pour remercier de la juste punition.

La nuit venait rapidement après le crépuscule tropical. Un chien jappa, des feux s'allumèrent.

II

Huit heures. La nuit est toute sombre, traversée de souffles frais. Devant la maison un feu jette un peu de clarté. Sur la petite place des points naissent et meurent : ce sont les pipes au fourneau de bambou dont l'eau ronronne à chaque bouffée. Il s'y fume, par petites pincées, un tabac jaune, fin comme des cheveux d'occidentale, qui répand une senteur âcre de crin roussi.

L'officier a fait sa ronde. La garde doit être vigilante — une attaque est possible ; des sentinelles doubles entourent le village, des patrouilles fouilleront les abords ; il a rôdé dans tous les coins, longé la rivière. Partout la surveillance est bonne et lui a donné une impression de sûreté absolue. Il a erré dans les groupes, et là comme au camp, à sa vue, les hommes se sont levés et sont restés immobiles.

Aux deux extrémités de l'unique rue se dressent de grandes perches, rangées comme le sont, au seuil des yamens importants et des pagodes, les armes d'honneur ; chacune porte au sommet une boule qui, d'en bas, paraît noire.

La demeure du mandarin n'est pas luxueuse, elle ouvre sur la place et sur une petite cour où croît un aréquier. Deux pièces la composent, l'une sert d'antichambre, l'autre est ornée de sentences chinoises brodées sur des soies, un grand lit, fait de planches, occupe tout un côté en face d'un autel où des offrandes ont été offertes aux âmes des Ancêtres, devant la tablette qui porte leurs noms. Une mèche plongeant dans un vase, donne une faible lueur. Le blanc connaît l'endroit. Tout à l'heure il a pris son dîner sur la table des Dieux, entre les ornements, les flambeaux et la tablette, et quelques mois avant, en venant de la ville, il a passé la nuit, sur le lit, à brûler de l'opium.

La fumerie, ce soir, a été disposée. Les pipes sont très simples, sans aucun ornement, mais la drogue a bruni le bambou ; — la fumée, en glissant sur les couches accumulées, est savoureuse. La lampe brûle à côté des aiguilles et des petits pots. Dans son panier capitonné, qui la tient chaude, la théière est pleine d'eau parfumée par le meilleur thé.

Le mandarin suit pas à pas, multipliant courbettes sur courbettes, inclinant son corps, que les coups ont dû rendre douloureux, en très humbles saluts répétés à chaque mot, à chaque geste. Les sergents annamites suivent aussi, dignes et dédaigneux, recevant les ordres pour la nuit. Le lendemain matin, la troupe partira à l'aube pour rentrer au camp, sitôt que l'amende infligée au village sera fixée. Cela semble une dérision après le

pillage et la destruction des cases, après l'exécution des hommes valides. Le village payera cependant et se repeuplera vite de tous les fuyards.

Au moment où les sergents vont partir le mandarin les arrête, il désire parler : c'est très compliqué, une requête sans doute, il faut un long dialogue pour arriver à cette phrase :

— « Capitaine, lui dit si toi vouloir fumer, lui fumer tout de suite, parce que l'opium il y en a beaucoup vrai bon ».

Le « capitaine » hausse les épaules, il dédaigne la prudence et ne fait jamais essayer ce qu'il boit, mange ou fume. Il s'étend sur le lit et le sergent prend place à terre, tout équipé, près de son fusil. Le mandarin s'accroupit. Un lézard accroché à la toiture lance son cri habituel « Djéko », la mèche charbonne dans le vase ; ce sont les seuls bruits.

Le silence est d'abord angoissant dans cette demi ombre où nul être ne bouge, où le vaincu examine son vainqueur, et où celui-ci, qui ne peut dormir, se sent pénétrer par l'étrangeté de ce lieu. De loin en loin, une phrase vient du dehors, exclamation brève et rauque qui accentue la sensation d'exil, de grand exil, loin de tout être semblable, dans un isolement absolu, en pays ennemi. Ses hommes même sont des étrangers, il n'arrive qu'avec peine à les considérer comme de vrais soldats français, leur langage lui paraît sauvage, leur figure est presque féminine et leur costume rappelle celui des réguliers chinois ; leurs pensées surtout lui échappent... mais, cependant, il a foi en eux, quoiqu'ils soient traîtres et fourbes, parce que leur

village natal, dans le Delta, répond de leur fidélité et que la punition d'une trahison serait terrible pour leur famille...

Le cri de veille courant de bouche en bouche, répété comme par un écho multiple, décroissant puis croissant, annonce la sécurité, d'ailleurs la destinée est telle que nul n'arrive jamais à l'entendre. Cette pensée arrête sa nostalgie. Depuis trois nuits il n'a eu ni cadre, ni hamac pour s'étendre ; le repos, haché en petits sommes, pris sur le sol et en plein air, s'il calme un peu la fatigue, irrite les nerfs. La petite lampe est bien tentante, le blanc subit sa fascination, il étend la main vers une pipe ; il connaît l'effet bienfaisant de la drogue qui effacera vite la lassitude, l'accablement, l'ennui et allégera l'esprit en même temps que le corps.

Au geste, le mandarin lance un appel, un être menu qui devait guetter le signal, entre aussitôt et s'approche du lit. Il est vêtu d'une tunique foncée, sa tête est cerclée du foulard en turban de tous les annamites. Il est très jeune et ses premiers mouvements montrent une grâce féline, ambiguë comme l'est son visage. Un novice eut hésité sur son sexe et ses fonctions mais l'officier connaît toutes les complaisances indigènes. Il le chasse d'un coup de pied et sans autre indignation commence lui-même à préparer sa première pipe.

Quelques grésillements, de beaux nuages bleuâtres montent vers le toit... la solitude, l'exil, la fatigue lourde, l'inquiétude commencent à dispa-

raître, il ne subsiste que l'impression de grand repos, malgré le lieu et les êtres.

La magie sublime et terrible du poison opérera peu à peu. L'homme va cesser d'être un homme, il sera une loque étendue, dont le corps indifférent aux choses de la terre sera habité par un demi-dieu. Les ennemis pourront venir, la mort pourra s'approcher... tous les horribles supplices inventés par l'imagination la plus cruelle pourront le menacer, il ne craindra rien. Là réside le danger, aussi l'officier, après la cinquième pipe éteint-il la veilleuse ; il ne veut pas connaître les grands charmes que seuls goûtent les dieux. Ainsi, tout en restant lucide, il dormira heureux comme si une fée bienfaisante veillait sur son sommeil.

Le mandarin, sans bruit, s'est glissé vers la porte...

III

Une petite tête, quelques instants après, parut dans l'encadrement. La demi-obscurité ne permettait de voir que les yeux dans le visage jaune.

Mademoiselle Nénuphar — Thi-Sen — s'était arrêtée pour bien examiner le blanc vers qui son père l'envoyait. Couché comme debout, c'était un homme très grand, vêtu de jaune et ceinturé de cuir fauve. Elle eut un peu de dépit de ne rien distinguer qu'elle n'eût vu l'après-midi. A ce moment, il lui avait paru terrible et elle n'avait pas osé le fixer, mais les femmes savent regarder à la dérobée. Maintenant, elle peut se moquer de son visage et de ses cheveux hérissés : il dort.

Ce premier examen — très attentif — ses yeux étaient habitués aux nuits les plus sombres — terminé, elle entra. Derrière elle, aussitôt, il y eut un léger froissement d'étoffes, le mandarin venait de se coucher en travers de la porte pour protéger les plaisirs de son hôte.

Thi-Sen arrêta son sourire et devint très sérieuse. Jusque-là elle avait espéré que ses amis, les pirates, reviendraient pour accrocher à un

bambou singulièrement haut, qu'elle devait désigner pour cet office, elle l'avait cherché déjà dans une touffe de feuillages, cette tête ridicule, — par les moustaches pour qu'elle fût plus comique.

Avec une aiguille, elle raviva la lampe et la pièce s'emplit de clarté. Elle put ainsi mieux voir le dormeur. Il soufflait fortement et faisait un bruit semblable à celui de l'eau dans les pipes. Thi-Sen eut une idée cruelle ! « Il faudrait au moins deux coups de sabre, sinon trois, pour lui couper la tête ». Il n'en était pas, pour le moment, question.

Un pas maladroit la fit chanceler, son pied avait heurté un dormeur qu'elle n'avait pas vu ; un diable à galon doré se redressa brusquement.

Le blanc s'était éveillé. Hébété, le revolver au poing, il regardait. Il crut au retour du boy et l'injuria. Thi-Sen ne comprit pas, mais l'accent furieux acheva de la terrifier. Cependant elle s'approcha et s'assit sur le lit : on le lui avait commandé, elle devait obéir.

Sitôt assise son effroi s'était calmé, en la reconnaissant l'officier avait eu un sourire : il ressemblait tout à fait à un dieu chinois, et il n'avait pas l'air méchant.

Il l'avait rencontrée en pénétrant dans la maison. Elle se faisait alors toute petite entre les autres femmes. — Par plaisanterie, parce qu'elle avait un gentil minois, il l'avait caressée du bout de sa cravache. Elle n'avait pu montrer ni joie, ni colère, car elle tremblait de se trouver aussi près de lui. On lui avait dit que les Français

étaient redoutables dans l'amour comme dans la guerre et que leurs étreintes brèves faisaient souffrir les femmes sans leur donner de joie... aussi avait-elle eu encore grand peur quand son père lui avait ordonné d'aller le rejoindre.

Son premier geste fut pour plaisanter. Sen comprit et elle répondit. Depuis bien des mois il n'avait eu la joie de pouvoir rire, son visage fut transfiguré. Sen ne savait pas lire sur la figure des blancs. Par coquetterie, elle fit mine de le repousser, mais lui, piqué au jeu, l'attira. Sen, prête à l'amour, tomba sur le lit.

Il dit quelques mots, peut-être quelques phrases, sur un ton singulièrement doux qui le surprit lui-même — depuis si longtemps il n'avait parlé que pour commander ou punir ; — Sen sentit ensuite la caresse d'une moustache soyeuse sur son visage, alors elle ferma les yeux... Elle éprouva aussitôt quelque chose d'indicible, d'indescriptible, d'inalysable. Elle ignorait le baiser et ne put rendre ceux qu'elle reçut.

Un trouble léger la gagnait. Une grosse main s'essayait à être très légère pour frôler ses hanches, toucher sa poitrine, palper tout son corps. Elle ne frémit pas, quoique étonnée et craintive, quand la caresse toucha ses seins. Elle songea que cela devait être déjà l'amour, et s'étonna qu'on ne lui en eût pas parlé... La caresse définitive, celle qui la ferait femme viendrait ensuite. A la pensée de l'étreinte douloureuse, elle frissonna légèrement — ce fut, lui sembla-t-il, de bonheur. L'amour des

blancs, quoi qu'on en ait dit, devait donner du plaisir...

Les caresses étaient devenues plus lentes. Bientôt elles cessèrent. Peu à peu le trouble qui l'avait envahie diminua, Thi-Sen comprit que le blanc s'était endormi. Il la tenait serrée auprès de lui comme un amant tient sa maîtresse. Elle ouvrit les yeux, revenant à la réalité et le regarda ; son visage était redevenu grave et sévère. Thi-Sen songea que les Génies monstrueux des forêts, les Géants fantastiques devaient ressembler à cet homme dont les bras étaient épais et le corps lourd. Il lui parut qu'elle avait failli être possédée par l'un d'eux. Elle n'en éprouva point d'effroi — elle n'ignorait pas que, de tout temps, certaines femmes sont arrivées à vaincre les dieux eux-mêmes.

Elle pensa aux légendes répandues de ville en ville, de maisons en maisons, sur la brutalité des soldats, venus de si loin pour repousser les Chinois et asservir les Annamites. Elles étaient fausses, évidemment, puisque celui-ci s'était montré très doux... il l'avait même dédaignée — Thi-Sen sentit l'affront. C'était un grand sacrilège qu'un Européen, devant l'autel des Ancêtres, fit femme, une fille d'Annam : elle s'y était résignée. Elle n'oserait plus, demain, avouer sa virginité qui devenait honteuse...

L'étreinte s'étant un peu desserrée, elle s'échappa.

Thi-Sen allait avoir seize ans aux prochaines fêtes du Tet. En ce même jour, le premier de l'année chinoise, tous ceux qui portent natte pendante ou chignon roulé, du golfe de Siam aux confins mandchous, prennent une nouvelle année ; cela simplifie les anniversaires. Elle avait en réalité à peine plus de quinze ans étant née au début de l'hiver.

Elle était petite et mince. Son teint avait la douceur de l'ambre un peu foncé. On pouvait croire que sa peau mate avait été hâlée par le grand soleil.

Sa beauté eût peut-être paru une laideur parmi nos femmes d'Occident, car elle avait les yeux bridés et le nez épais. Il fallait le dire tout de suite pour bien marquer cette différence. Elle était très jolie cependant, mais à la façon des filles de là-bas. Le nez n'était ni camard, ni atrophié, ni écrasé, il avait seulement la base des narines un peu large. Il était même un peu retroussé et cela se remarquait tout de suite dans un pays où le grand sculpteur, pressé sans doute, pétrit violem-

ment le nez de deux coups de pouce, avant de tirer, des deux doigts appuyés aux tempes, la peau pour allonger la fente des yeux. Thi-Sen avait été privilégiée : le retroussis asiatique ajoutait simplement un peu d'ironie à son regard.

Elle aimait rire. Sa bouche était d'un joli dessin et, sans aucun artifice, ses lèvres avaient la couleur du sang. Son rire était étrange, un peu effrayant d'abord, pour ceux qui aiment l'éclat de l'ivoire, il était rouge et noir, les dents ayant été laquées ainsi qu'il est de mode chez les riches.

Un poète errant avait dit que ni sur les lacs où dorment les lotus, ni sur les fleuves où les nénuphars s'abritent dans les criques, il n'avait rencontré de fleur plus parfaite. Thi-Sen avait gravement accepté le compliment qu'on lui répétait souvent pour la flatter. Le poète eût achevé par une prédiction, s'il n'avait préféré dévorer le plat de riz dont il fut payé. Thi-Sen avait décidé qu'elle serait la femme d'un chef. Rien, en dehors de la conscience de ses qualités, n'avait appuyé cette décision. Elle ne l'avait d'ailleurs pas approfondie jusqu'à savoir si son mari commanderait des annamites soumis, des pillards, des révoltés, l'une de ces bandes chinoises dont les exploits répandent la terreur et l'admiration, s'il serait un paisible mandarin civil, un dignitaire de la cour ou un officier blanc.

Son père, un tout petit mandarineau, était puissant dans le village et aux environs, grâce à l'éloignement des villes où résidaient ses supérieurs.

Sen devait un peu au respect qu'il inspirait d'être restée vierge. Elle se serait défendue, des griffes et des dents, ni par pudeur, ni par sens moral, mais parce que, à défaut de ce que nous nommons honnêteté, elle avait un sens pratique très développé. Des hommes elle avait fait deux classes : ceux qui reçoivent des coups de rotin et ceux qui en font donner. Les femmes de ceux-ci sont honorées, possèdent de beaux bijoux, ne portent point de fardeau et ne marchent nu-pieds que si elles le veulent bien. Il est vrai que depuis quelques heures elle avait appris que les mandarins ne peuvent pas toujours éviter les châtimens.

Le grand charme de Thi-Sen était de posséder un esprit vif et enjoué, servi par un caractère très gai. Elle savait plaisanter sur tous les sujets, même les plus graves et devait à ses sarcasmes, autant qu'à sa naissance, d'être, à l'opposé des autres filles et même des femmes, aimée et choyée par tout le monde. Il lui arrivait même, parfois, d'en abuser un peu trop, les hommes aiment la tyrannie.

Comme elle ne marchait pas encore à la façon des femmes, le ventre bombé, les reins creusés, les bras ballants, elle se moquait de celles dont le corps ballonné portait un enfant et aussi des autres qui, le ventre vide cependant, semblaient être enceintes. En secret, elle jalousait leur démarche et cherchait à l'imiter... son corps était trop fluët, il ne donnait, sous la robe bien tendue, aucun relief ; les seins pointaient à peine, formant deux petites bosses qui ne se remarquaient pas.

L'ironie de Sen cachait son impatience d'être une grande jeune fille.

Elle se vengeait en montrant avec ostentation ses ongles, dix spatules polies, soignées, que, plus tard — et ce serait son premier luxe — elle protégerait par des étuis en métal. Elle en était aussi glorieuse que de la longueur de ses cheveux. Ceux-ci, lorsque le chignon se trouvait défait, tombaient jusque sur ses talons et, en se penchant un peu, les pointes balayait la terre. Ils rappelaient, par leur épaisseur et leur raideur, la crinière des petits chevaux ; mais des frontières chinoises aux caps cochinchinois, et plus loin encore, les hommes et les femmes ont de pareilles chevelures, touffues, lourdes, dures, forêts noires, fourrés à peine praticables aux peignes, abritant, hélas, la naissance, la vie et la vieillesse de générations entières d'horribles bêtes, qu'il est agréable de capturer et de faire éclater entre les dents.

Un tel ensemble, joint à l'espèce de considération qu'elle avait su imposer, contre toutes les règles annamites, faisait d'elle une petite personne exceptionnelle, le seul être vraiment aristocratique de ce coin de brousse. Quand on lui contait des légendes, il lui semblait qu'elle y tenait un rôle, le plus sympathique bien entendu. Pendant plusieurs jours, continuant presque à le vivre, malgré le cadre modeste du village, elle restait sous le charme du récit, elle forgeait ensuite des chimères elle-même. Dans toutes, elle était la première épouse d'un puissant mandarin et vivait

dans un yamen magnifique. Elle n'avait que des notions vagues sur les riches mandarins et les beaux yamens : il suffit d'une donnée imprécise aux fillettes qui veulent broder de longues histoires.

Ces projets, ces rêveries, en occupant toute son enfance, lui avaient servi d'éducation et d'instruction. Elle savait, aussi, jouer de la guitare à trois cordes en chantant de longues complaintes. La préférée célébrait une Forêt merveilleuse, Sen croyait que c'était la plus voisine, où vivaient ses frères, et qu'elle était arrivée peu à peu à considérer comme une sorte de divinité splendide, immense et effrayante.

Et en se retirant des bras du blanc ce fut à Elle que, tout de suite, elle pensa. Le souvenir de son frère préféré s'y trouvait lié, car il en avait été le maître. Il ne viendrait plus brûler des bâtonnets sur l'autel familial, il faudrait se cacher pour honorer son souvenir, son corps reposait pêle-mêle avec d'autres dans un grand trou et sa tête, pour ne pas déplaire au vainqueur, devait rester exposée au soleil et à la pluie, jusqu'à ce que, d'elle-même, elle tombât sur la terre.

V

Pour sortir Sen dut enjamber le corps de son père, l'autre porte étant gardée par les miliciens. Le mandarin dormait sur une natte, aussi paisiblement que sur son lit, quand toute la famille s'y trouvait rassemblée. La sandale frôla du talon la robe et l'insigne de métal, qui fut retourné. C'était un présage mauvais que Sen crut conjurer en le remettant en place.

Le long du mur une sentinelle veillait. Dans un coin retiré la famille s'était réunie, formant un tas compact. On eût dit des cadavres rangés les uns contre les autres. Sen énuméra les corps : sa mère, deux servantes, une parente, ses sœurs, son frère dernier né, il manquait un vieil homme, son grand-père au chef branlant, destitué, autrefois, pour méfaits probables dont il fut heureusement impossible de faire la preuve, ce qui le sauva du coupe-coupe. Se jugeant compromettant, il s'était probablement caché parmi les simples paysans. Sen ne s'inquiéta pas de lui, elle n'aimait que ceux qu'elle craignait, son père et ses frères aînés. L'un avait pu s'enfuir, il reviendrait un jour, certai-